

Univerxité Djilali Bounaama
Faculté des sciences sociales et humaines
Département des sciences sociales.

Filière : Philosophie

Niveau : master 1.

Module : Textes philosophiques

Texre n° 1.

La République, Livre V, (extrait)

par Platon

les vrais philosophes.

GLAUCON (G.) - Quels sont, selon toi, les vrais philosophes?

SOCRATE (S.) - Ceux qui aiment le spectacle de la vérité.

G. - Tu as certainement raison; mais qu'entends-tu par là?

S. - Ce ne serait point facile à expliquer à un autre; mais je crois que tu m'accorderas ceci.

G. - Quoi?

S. - Puisque le beau est l'opposé du laid ce sont deux choses distinctes.

G. - Comment non?

S. - Mais puisque ce sont deux choses distinctes, chacune d'elles est une?

G. - Oui.

S. - Il en est de même du juste et de l'injuste, du bon et du mauvais et de toutes les autres Idées: chacune d'elles, prise en soi, est une; mais du fait qu'elles entrent en communauté avec des actions, des corps, et entre elles, elles apparaissent partout, et chacune semble multiple.

G. - Tu as raison.

S. - C'est en ce sens que je distingue d'une part ceux qui aiment les spectacles, les arts, et sont des hommes pratiques, et d'autre part ceux dont il s'agit dans notre conversation, les seuls qu'on puisse à bon droit appeler philosophes.

G. - En quel sens?

S. - Les premiers dont la curiosité est toute dans les yeux et dans les oreilles, aiment les belles voix, les belles couleurs, les belles figures et tous les ouvrages où il entre quelque chose de semblable, mais leur intelligence est incapable de voir et d'aimer la nature du beau lui-même.

G. - Oui, il en est ainsi.

S. - Mais ceux qui sont capables de s'élever jusqu'au beau lui-même, et de le voir dans son essence, ne sont-ils pas rares?

G. - Très rares.

S. - Celui donc qui connaît les belles choses, mais ne connaît pas la beauté elle-même et ne pourrait pas suivre le guide qui le voudrait mener à cette connaissance, te semble-t-il vivre en rêve ou éveillé? Examine: rêver n'est-ce pas, qu'on dorme ou qu'on veille, c'est prendre la ressemblance d'une chose non pour une ressemblance, mais pour la chose elle-même?

G. - Assurément, c'est la rêver.

S. - Mais celui qui croit, au contraire, que le beau existe en soi, qui peut le contempler dans son essence et dans les objets qui y participent, qui ne prend jamais les choses belles pour le beau, ni le beau pour les choses belles, celui-là te semble-t-il vivre éveillé ou en rêve?

G. - Éveillé, certes.

S. - Donc, ne dirions-nous pas avec raison que sa pensée est connaissance, puisqu'il connaît, tandis que celle de l'autre est opinion, puisque cet autre juge sur des apparences?

G. - Sans doute.

Texte n ° 3

Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences

par René Descartes (1637)

21. J'avais un peu étudié, étant plus jeune, entre les parties de la philosophie, à la logique, et, entre les mathématiques, à l'analyse des géomètres et à l'algèbre, trois arts ou sciences qui semblaient devoir contribuer quelque chose à mon dessein. Mais, en les examinant, je pris garde que, pour la logique, ses syllogismes et la plupart de ses autres instructions servent plutôt à expliquer à autrui les choses qu'on sait, ou même, comme l'art de Lulle, à parler sans jugement de celles qu'on ignore, qu'à les apprendre; et bien qu'elle contienne en effet beaucoup de préceptes très vrais et très bons, il y en a toutefois tant d'autres mêlés parmi, qui sont ou nuisibles ou superflus qu'il est presque aussi malaisé de les en séparer, que de tirer une Diane ou une Minerve hors d'un bloc de marbre qui n'est point encore ébauché. Puis, pour l'analyse des anciens et l'algèbre des modernes, outre qu'elles ne s'étendent qu'à des matières fort abstraites, et qui ne semblent d'aucun usage, la première est toujours si astreinte à la considération des figures, qu'elle ne peut exercer l'entendement sans fatiguer beaucoup l'imagination; et on s'est tellement assujetti en la dernière à certaines règles et à certains chiffres, qu'on en a fait un art confus et obscur qui embarrasse l'esprit, au lieu d'une science qui le cultive. Ce qui fut cause que je pensai qu'il fallait chercher quelque autre méthode, qui, comprenant les avantages de ces trois, fût exempte de leurs défauts. Et comme la multitude des lois fournit souvent des excuses aux vices, en sorte qu'un étal est bien mieux réglé lorsque, n'en ayant que fort peu, elles y sont fort étroitement observées; ainsi, au lieu de ce grand nombre de préceptes dont la logique est composée, je crus que j'aurais assez des quatre suivants, pourvu que je prisse une ferme et constante résolution de ne manquer pas une seule fois à les observer.

22. Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle; c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.

23. Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais, en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.

24. Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusques à la connoissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres.

25. Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.

Texte n° 3.

Enquête concernant l'entendement humain (extraits)

par David Hume (1759).

Le **sceptique** est un autre ennemi de la religion, qui provoque naturellement l'indignation de tous les théologiens et de tous les philosophes les plus graves; il est pourtant certain que personne n'a jamais rencontré une créature aussi absurde, que personne n'a jamais conversé avec un homme qui n'avait aucune **opinion** ni aucun **principe** sur aucun sujet, soit d'action, soit de **spéculation**. Ce qui soulève une question très naturelle: *qu'entend-on par sceptique? Et jusqu'à quel point est-il possible de pousser ces principes philosophiques de doute et d'incertitude?*

Il y a une espèce de **scepticisme, antérieure** à toute étude et à toute philosophie, que Descartes et d'autres prônent comme un préservatif souverain contre l'erreur et la précipitation du jugement. Elle recommande **le doute universel** (...) mais il n'y a pas de tel principe primitif qui ait une prérogative sur les autres **principes évidents** d'eux-mêmes et convaincants; ou, s'il y en a, pourrions-nous avancer d'un seul pas au-delà de ce principe, sinon en usant de ces facultés mêmes dont, suppose-t-on, nous nous défions déjà. (...)

Il faut toutefois avouer que cette espèce de scepticisme, quand elle est plus modérée, peut se comprendre en un sens très raisonnable et qu'elle est une préparation nécessaire à l'étude de la philosophie en ce qu'elle conserve à nos jugements, l'impartialité convenable et qu'elle préserve notre esprit de tous ces préjugés dont l'éducation et la précipitation ont pu nous imprégner. (...)

Il y a une autre espèce de **scepticisme, postérieure** à la science et à la recherche, quand, suppose-t-on, les hommes ont découvert soit la fausseté absolue de leurs facultés mentales, soit leur impropriété à atteindre une détermination fixe dans tous ces curieux sujets spéculatifs sur lesquels on les emploie communément. Même nos

sens eux-mêmes sont soumis à discussion par une certaine espèce de philosophes; et les **maximes de la vie courante** sont soumises au même doute que les conclusions et **les principes les plus profonds de la métaphysique et de la théologie**. (...)

C'est une tentative tout à fait extravagante de la part des sceptiques, peut-il sembler, que de vouloir détruire la raison par **arguments et raisonnements logiques**: pourtant c'est le grand but de toutes leurs recherches et de toutes leurs discussions. Ils s'efforcent de trouver des objections à la fois contre nos raisonnements abstraits et contre ceux qui se rapportent aux questions de fait et d'existence. (...)

La grande destructrice du **Pyrrhonisme**^{*}, des principes excessifs du scepticisme, c'est l'action, c'est le travail, ce sont les occupations de la vie courante. (...)

Le sceptique ferait donc mieux de rester dans sa propre sphère et de développer ces objections philosophiques qui naissent de recherches plus profondes. C'est ici qu'il a, semble-t-il, ample sujet de triompher; alors qu'il insiste justement sur ce que toute notre évidence en faveur d'une question de fait, qui se trouve au-delà du témoignage des sens ou de la mémoire, procède entièrement de la relation de cause à effet; que nous n'avons pas d'autre idée de cette relation que celle de deux objets qui ont été fréquemment en conjonction l'un avec l'autre; que nous n'avons pas d'argument pour nous convaincre que des objets qui, dans notre expérience ont été fréquemment conjoints, seront également, dans d'autres cas, conjoints de la même manière; et que rien ne nous conduit à cette inférence que l'accoutumance ou un certain instinct de notre nature; qu'il est certes difficile de lui résister; mais que, comme d'autres instincts, celui-ci peut être trompeur et décevant. Tant que le sceptique insiste sur ces thèmes, il montre sa force, ou plutôt, certes, il montre sa propre faiblesse et la nôtre; et, sur l'heure du moins, il semble détruire toute assurance et toute conviction. (...)

Il y a, certes, un scepticisme plus mitigé, une philosophie académique qui peut être à la fois durable et utile et qui peut, en partie, résulter du pyrrhonisme, de ce scepticisme outré, quand on en corrige, dans une certaine mesure, le doute indifférencié par le sens commun et la réflexion. (...) En général, il y a un degré de doute, de prudence et de modestie qui, dans toutes les enquêtes et les décisions de tout genre, doit toujours accompagner l'homme qui raisonne correctement. (...)

* Le pyrrhonisme est un courant de pensée rattaché à Pyrrhon d'Elis, philosophe grec (- 365/-275 avant JC)

Quand, persuadés de ces principes, nous parcourons les bibliothèques, que nous faut-il détruire? Si nous prenons en main un volume de théologie ou de métaphysique scolastique, par exemple, demandons-nous: Contient-il des raisonnements abstraits sur la quantité ou le nombre? Non. Contient-il des raisonnements expérimentaux sur des questions de fait et d'existence? Non. Alors, mettez-le au feu, car il ne contient que sophismes et illusions.

Texte n° 4.

Leçons de métaphysique (extraits) 1775-1780

par Emmanuel Kant.

Introduction

1- De la philosophie en générale

La philosophie au sens scolastique comporte deux éléments : 1) une somme suffisante de connaissances rationnelles; 2) leur enchaînement systématique. Toute science ne permet pas un enchaînement systématique. Est systématique l'enchaînement de différentes connaissances dans une Idée. Or la philosophie est l'unique science qui possède un enchaînement systématique, et c'est elle qui donne de la systématisme à toutes les autres sciences. — Nos connaissances historiques sont utiles en ce que notre raison peut en faire usage au service de ses fins. Mais les fins sont à leur tour subordonnées, de sorte qu'une fin est le moyen d'une autre; il doit donc y avoir une fin *supérieure*, dans laquelle les autres trouvent leur unité; les moyens n'ayant de valeur qu'en vue des fins, la valeur de l'usage de notre raison ne peut également être déterminée relativement à cette science, que dans la mesure où ces connaissances portent sur les fins dernières de la raison humaine. — Si nous appelons *maxime* le principe interne du choix entre les différentes fins, nous pouvons dire : *la philosophie est une science des maximes les plus élevées de l'usage de notre raison*. Le philosophe est alors mieux caractérisé par son attitude que par sa science. — La philosophie, dans le concept de l'École, n'est qu'un *organon* de l'habileté. Le philosophe au sens cosmopolitique est celui qui possède la maxime de l'usage de notre raison pour des fins déterminées.

Le philosophe doit pouvoir déterminer :

- 1) Les sources du savoir humain.

2) L'étendue de son usage possible et utile.

3) Les limites de la raison.

Le domaine de la philosophie en son sens cosmopolitique peut être ramené aux questions suivantes :

1) Que puis-je savoir ? C'est ce que montre la *métaphysique*.

2) Que dois-je faire ? C'est ce que montre la *morale*.

3) Que m'est-il permis d'espérer ? C'est ce qu'enseigne la *religion*.

4) Qu'est-ce que l'homme ? C'est ce qu'enseigne *l'anthropologie*.

On pourrait tout désigner du terme d'anthropologie, parce que les trois premières questions se ramènent à la dernière. — Dans la conception scolastique, la philosophie est l'habileté; mais ce à quoi elle sert, c'est la philosophie au sens noble du terme qui l'enseigne. — Le nom de philosophe est une noble appellation et signifie *amateur de la sagesse*, appellation à laquelle personne ne peut véritablement prétendre. Mais on nomme habituellement philosophes tous ceux qui ne font que s'épuiser sur des concepts, sans se soucier de savoir à quoi ils servent.

Comment peut-on apprendre la philosophie ? Ou bien l'on déduit les connaissances philosophiques des premières sources de leur production, c'est-à-dire des principes de la raison; ou bien on les apprend de ceux qui ont philosophé. Le chemin *le plus facile* est le second. Mais ce n'est pas à proprement parler de la philosophie. Supposons qu'il y ait une vraie philosophie : en l'apprenant, on ne posséderait encore qu'une connaissance historique. Un philosophe doit savoir *philosopher*, et pour cela il ne lui est pas nécessaire *d'apprendre* la philosophie, sous peine d'être incapable de porter un quelconque jugement. On croit par exemple que tout ce que dit Platon est vrai car on ne peut remettre en question l'acquis. *Mais quand bien même j'apprendrais une vraie philosophie, je ne devrais pas pour autant m'estimer capable de philosopher. Mais il n'y a pas non plus de vraie philosophie de ce genre. Si nous apprenons à philosopher, nous ne pouvons alors considérer tous les systèmes de la philosophie que comme l'histoire de l'usage de notre raison, et comme les objets de l'exercice de nos facultés critiques.* Il ressort de cela que certains font un usage dialectique de leur entendement, c'est-à-dire qu'ils donnent à leurs connaissances une apparence de sagesse. Mais c'est là le rôle d'un sophiste. Il faut à un philosophe deux qualités :

1) La culture de son habileté; elle est nécessaire du fait que nous l'employons pour toutes les fins.

2) De la facilité dans l'usage de tous les moyens en vue de n'importe quelle fin.

Les deux doivent se conjuguer. Jamais on ne devient philosophe sans la connaissance, *mais jamais les connaissances ne font à elles seules* un philosophe; il faut qu'existe une unité finale de cette habileté et une vision exacte de la concordance de cette habileté avec les fins les plus élevées. On prétend qu'Épicure a négligé la science et a visé d'autant plus à la sagesse pour cette unique raison. Nous n'allons pas ici chercher à savoir si cette démarche est fondée ou non, tant il est sûr que cette affirmation est fautive. Car la sagesse sans la science est l'ombre d'une perfection à laquelle nous n'atteindrons jamais. Celui qui hait la science et chérit d'autant plus la sagesse, on l'appelle un *misologue*. Il arrive que se laissent aller à la misologie même des gens qui ont commencé par s'adonner à la science avec zèle et succès; cette misologie provient alors de ce que leur savoir ne les a pas comblés. La philosophie est l'unique source possible pour nous d'une satisfaction intérieure; elle ferme en quelque sorte le cercle, et les sciences en reçoivent alors une organisation et un enchaînement. Nous aurons donc à envisager la méthode de l'usage de la raison plus que les propositions auxquelles nous sommes parvenus par son intermédiaire